

L'Oiseau Bleu

9/2025

**Féminicides et violences contre les femmes dans la littérature
et les fictions pour la jeunesse**

**Le silence des enfants, l'écho des coups : représentations des violences faites aux mères
dans la littérature jeunesse**

Emmy GRANIER-MANA

Université du Mans, Étudiante en Master LIJE

Édition électronique

URL : <https://revueloiseaubleu.fr/>

ISSN 2781-954X

Éditeur

Réseau International de Chercheurs sur le conte, la littérature et les fictions pour la jeunesse

Droit d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Le silence des enfants, l'écho des coups : représentations des violences faites aux mères dans la littérature jeunesse

Emmy GRANIER-MANA

Université du Mans, Étudiante en Master LIJE

Résumé : Cet article propose une analyse des représentations des violences faites aux mères dans la littérature jeunesse contemporaine, à travers le regard des enfants qui en sont les témoins et les victimes. À partir d'un corpus de romans et d'un album (*Gris comme le cœur des indifférents*, *J'ai rien dit*, *Oh, boy !*, *Comme un homme*, *Des ours dans la maison*), il s'agit de montrer comment ces récits donnent à voir, avec pudeur et justesse, les effets dévastateurs de la violence conjugale sur les enfants : entre ambivalence affective, poids du secret et séquelles durables. Ces textes, loin de la mièvrerie, dépeignent des enfances marquées par la peur, la honte, le silence et la résilience. Ils offrent un espace de reconnaissance et de réparation, permettant à la littérature jeunesse d'être à la fois un miroir de la réalité, un outil de prévention et un acte de résistance face à l'invisibilisation des violences domestiques.

Mots clés : violences faites aux femmes, enfants témoins, silence, famille, violences au sein du foyer.

Abstract : This article looks at how violence against mothers is portrayed in contemporary children's literature, through the eyes of the children who witness it and are its victims. Based on a selection of novels and an album (*Gris comme le cœur des indifférents*, *J'ai rien dit*, *Oh, boy !*, *Comme un homme*, *Des ours dans la maison*), the aim is to show how these stories reveal, with modesty and accuracy, the devastating effects of domestic violence on children: between emotional ambivalence, the weight of secrecy and lasting after-effects. Far from mawkish, these texts depict childhoods marked by fear, shame, silence and resilience. They offer a space for recognition and reparation, enabling children's literature to serve as a mirror of reality, a tool for prevention and an act of resistance to the invisibility of domestic violence.

Key-words : violence against women, child witnesses, silence, family, domestic violence.

Introduction

Longtemps, la littérature jeunesse contemporaine a semblé tenir à distance les violences conjugales, préférant préserver ses lecteurs de la dureté du réel. Pourtant, au tournant des années 2000, alors que la société commence tout juste à regarder en face les violences faites aux femmes, la littérature jeunesse, elle aussi, évolue. Des récits bouleversants voient le jour, qui donnent à entendre des voix longtemps tues : celles des enfants. Ces enfants ne sont pas seulement témoins de la violence infligée à leur mère, que l'agresseur soit le père, le compagnon ou un autre membre masculin de la famille comme un grand-père, ils en sont aussi victimes. D'autant qu'avec toutes les nuances qu'apporte aujourd'hui la recherche, il est désormais reconnu que le fait d'être témoin de violences, c'est aussi en être victime. Jusqu'aux années 2000, la société savait qu'il existait des femmes battues, mais cette réalité restait souvent cantonnée à la sphère privée, réduite à des « mésententes conjugales » sur lesquelles l'État ne voulait pas intervenir. Le tournant s'opère notamment avec l'Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France (Enveff), publiée en 2003. Cette enquête introduit le concept de violence sexiste comme outil d'analyse, redéfinissant toute violence envers les femmes (dans la rue, au travail ou au domicile) comme une pratique discriminatoire relevant de la domination masculine¹. Concernant la violence conjugale, elle en montre la spécificité : ce n'est pas un simple conflit, mais une relation d'emprise, marquée par l'attaque de l'identité de la victime, sa perte d'autonomie et une terreur durable.

Dans ce contexte, les enfants grandissant dans ces foyers commencent enfin à être évoqués : les premières campagnes de sensibilisation insistent d'abord sur la reproduction des comportements violents, avant de reconnaître pleinement la vulnérabilité des enfants en tant que victimes directes. Sur le plan juridique, cette prise de conscience se traduit par des avancées importantes. La loi du 30 juillet 2020 reconnaît explicitement les enfants exposés à des scènes de violences conjugales comme victimes à part entière, même en l'absence de coups portés contre eux. Cela ouvre un accès plus direct à des mesures de protection, de soutien psychologique et d'accompagnement juridique. La loi du 18 mars 2024² renforce encore cette

¹ Nadège SEVERAC, « Les Enfants exposés aux violences conjugales : une catégorie prise en compte par l'action publique ? », dans *L'enfant face à la violence dans le couple*, Karen SADLIER (dir), Malakoff, Dunod, 2021, p.7-33.

² « LOI n° 2024-233 du 18 mars 2024 visant à mieux protéger et accompagner les enfants victimes et covictimes de violences intrafamiliales » *Légifrance*, [en ligne] : <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000049291163>, consulté en mai 2025.

protection : un parent mis en examen pour crime sur l'autre parent voit ses droits parentaux suspendus automatiquement et l'autorité peut être confiée à un tiers pour garantir la sécurité de l'enfant. Bien que des inégalités territoriales subsistent, notamment en termes d'accès aux soins psychologiques, ces lois entérinent un changement majeur : l'enfant n'est plus perçu comme un simple témoin passif, mais comme un sujet de droit qu'il faut écouter, protéger, accompagner.

Dans le prolongement de cette évolution, la littérature jeunesse contemporaine prend à bras-le-corps ces réalités. Ces dernières années, un nombre croissant d'ouvrages jeunesse s'attellent à faire entendre les voix silencieuses, notamment celles des enfants confrontés à des violences domestiques. Ces récits bouleversants n'ont pas pour ambition de choquer, mais de rendre visible, de nommer l'indicible et de montrer les ravages que provoquent les violences faites aux femmes sur l'ensemble du noyau familial. C'est à travers le regard d'enfants et d'adolescents que le lecteur découvre la violence infligée à la mère, exercée la plupart du temps par le père, dans l'intimité d'un foyer apparemment ordinaire. Les enfants, se retrouvant dans la position de témoins impuissants, sont loin d'être de simples observateurs et portent en eux les marques profondes de ces violences : leurs perceptions fragmentées, leurs silences, leurs gestes de protection ou de dissimulation en disent long sur la terreur qui habite leur quotidien.

Nous nous proposons d'explorer cinq ouvrages de littérature de jeunesse : *Gris comme le cœur des indifférents*³ de Pascaline Nolot, où nous suivons Lyra, 15 ans, attendant un verdict médical dans une salle d'attente d'hôpital après un drame familial ; *J'ai rien dit*⁴ de Marcus Malte, sur la libération de la parole d'un adolescent concernant les violences que subissait sa défunte mère ; *Oh, boy !*⁵ de Marie-Aude Murail, plus particulièrement le personnage d'Aimée, la voisine victime de violences par son mari jusqu'à la fois de trop où il découvre qu'elle est enceinte ; *Comme un homme*⁶ de Florence Hinckel où un fils découvre le terrible secret d'enfance de sa mère, victime d'inceste de la part de son propre père ; et l'album *Des ours dans la maison*⁷ d'Olivier Dupin qui explique aux plus jeunes la violence que peut engendrer l'alcoolisme. À partir de ce corpus, nous proposons d'analyser la manière dont la littérature jeunesse donne à voir les violences faites aux femmes à travers le prisme des enfants (entendu ici dans un sens large, englobant tous les individus mineurs jusqu'à la majorité). Entre la

³ Pascaline NOLOT, *Gris comme le cœur des indifférents*, Paris, Scrineo, 2023.

⁴ Marcus MALTE, *J'ai rien dit*, Paris, Rageot, 2025.

⁵ Marie-Aude MURAIL, *Oh, boy !*, Paris, École des loisirs, coll. « Médium poche », 2015 [première édition 1997].

⁶ Florence HINCKEL, *Comme un homme*, Paris, Nathan, coll. « Court Toujours », 2020.

⁷ Olivier DUPIN, *Des ours dans la maison*, Saint-Sébastien-sur-Loire, D'Orbestier, coll. « Rêves Bleus », 2018.

complexité des liens affectifs, le poids du secret et les séquelles durables, ces récits brossent un portrait sans fard d'une enfance sous emprise, marquée par les coups et le silence.

Les enfants : entre mère protectrice et père destructeur

Les enfants évoluent dans un foyer divisé, tiraillés entre une mère aimante mais vulnérable, et un père dont la violence, parfois dissimulée derrière une façade sociale irréprochable, installe la peur au cœur de l'intime. Cette dynamique produit des relations complexes où l'amour, la loyauté et la terreur cohabitent.

La mère : pilier affectif ou femme brisée

Dans les récits de littérature jeunesse abordant les violences faites aux femmes, la mère incarne une figure paradoxale, à la fois symbole de protection et victime silencieuse. Aux yeux de ses enfants, elle est un repère essentiel, une force qui leur permet de tenir malgré l'hostilité du foyer. Pourtant, derrière cette apparence de solidité, elle subit une violence insidieuse qui l'affecte profondément. Elle représente une figure paradoxale : pour son enfant, elle est à la fois un refuge, un être aimant qui tente de maintenir une normalité au sein du foyer et une victime, dont la douleur est perceptible mais rarement exprimée. Les femmes de ces récits sont reconnues comme des figures de force par leurs enfants, capables de résister malgré les violences subies. Lyra, la protagoniste de *Gris comme le cœur des indifférents*, admire la ténacité de sa mère, une femme qui se relève sans cesse, même face aux promesses non tenues et aux brutalités répétées. Son regard oscille entre admiration et souffrance, consciente de la force intérieure qui lui permet de tenir : « Qui mieux qu'elle sait se relever chute après chute pour continuer à exister ? Quitte à ramper d'abord dans son propre sang⁸... » Elle est la guerrière, mais aussi la « fracassée⁹ » et « le bouclier¹⁰ » qui pare les coups paternels prêts à s'abattre sur n'importe quelle cible familiale. Ce triple statut souligne l'ambivalence de son rôle : protectrice et pilier affectif pour ses enfants, elle demeure néanmoins une victime silencieuse dont la douleur se dissimule sous une force apparente.

Cette reconnaissance de force de caractère maternelle est visible également dans *Comme un homme*, lorsqu'Ethan redécouvre sa mère sous un jour nouveau, comprenant l'ampleur de ce qu'elle a vécu. La révélation du viol incestueux subi à huit ans modifie son regard : « Victoria

⁸ Pascaline NOLOT, *Gris comme le cœur des indifférents*, op. cit., p. 17.

⁹ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰ *Ibid.*, p. 22.

Moreau avait survécu à l'indicible, puis avait réussi à grandir, à construire sa vie, à aimer, à faire un enfant, et à l'aimer plus qu'elle-même¹¹. » La prise de conscience d'Ethan est brutale : sa mère, derrière ses sourires, cachait des souvenirs traumatiques et pourtant, elle a trouvé en elle la force d'aimer, de construire une existence malgré le poids du passé. Son courage ne réside pas seulement dans sa capacité à se relever, mais aussi dans sa décision de dire la vérité à son fils, malgré la douleur que cela lui coûte.

Aimée, voisine des Morlevent dans le roman de Marie-Aude Murail, a également fait preuve de courage en osant, pour la première fois, demander de l'aide à Barthélemy, « d'habitude la honte lui faisait étouffer ses supplications¹². » Cette honte, fortement ancrée, est fréquemment ce qui empêche les femmes de rompre le silence, les confinant dans un état de culpabilité et d'isolement. En plus de tout cela, il y a aussi la crainte des représailles, la peur des répercussions que pourrait entraîner un acte de rébellion ou une demande d'assistance. Cette peur, latente mais omniprésente, se manifeste de manière tragique avec la mère de Lyra qui, après des années de silence et de résignation, entreprend enfin de contacter une association d'aide aux femmes pour préparer, en secret, son départ avec sa fille et ses deux fils jumeaux. Elle tente aussi de porter plainte, mais seule une main courante est enregistrée. Ce geste, insuffisant du point de vue de la protection, témoigne pourtant d'une volonté claire de rompre l'emprise, de mettre fin à l'isolement et de reprendre le contrôle sur sa vie, comme elle l'avait promis à sa fille des années auparavant. Quelques jours plus tard, elle est retrouvée morte, assassinée par son mari. Si le récit ne précise pas explicitement que ce dernier a eu connaissance de ses démarches, la chronologie des faits laisse peu de place au doute : et s'il avait su ? Et si ce désir de fuir, perçu comme une menace à son autorité, avait déclenché chez lui une violence irrépressible ? Cette éventualité redonne tout son sens à la crainte des représailles, si souvent évoquée comme frein à la parole ou à la fuite. La mère de Lyra, en choisissant enfin de se sauver, en paie le prix ultime. Ainsi, la littérature jeunesse rappelle, avec une force poignante, que pour certaines femmes, vouloir partir, c'est aussi risquer de mourir.

Le père, ou grand-père : figure monstrueuse et façade sociale

Face à cette force discrète de la mère, la figure de l'homme, le plus souvent le père, incarne la menace et le chaos et instaure un climat d'insécurité constant au sein du foyer

¹¹ Florence HINCKEL, *Comme un homme*, op. cit., p. 54.

¹² Marie-Aude MURAIL, *Oh, boy !*, op. cit., p. 146.

familial. Son autorité ne s'exprime pas seulement par des actes de brutalité physique, mais aussi par une pression psychologique insidieuse, confinant les victimes dans une spirale de peur et de dépendance. Dans ces récits, la violence exercée par le père se manifeste sous différentes formes : violences physique et verbale, cris, coups, objets brisés et insultes. L'explosion de rage est souvent soudaine, imprévisible, forçant la mère et les enfants à vivre dans un état d'alerte permanent, où chaque mouvement peut déclencher une crise. Toutefois, dans *Des ours dans la maison*, la violence ne surgit pas d'un coup : elle s'installe progressivement, insidieusement, au rythme de l'alcoolisme croissant du père. L'album adopte une narration métaphorique et poétique pour rendre accessible à l'enfant une réalité brutale. L'alcool est ici symbolisé par un sifflet rouge dans lequel le père souffle. Au départ, lorsqu'il ne souffle qu'un peu, c'est un ourson doré et joueur qui apparaît, figure presque inoffensive, capable d'amuser ou de faire rire. Mais à mesure que le père souffle plus fort, les ours deviennent plus grands, plus sombres et surtout plus menaçants. Ce *crescendo* imagé décrit l'installation progressive de la violence dans le foyer : la familiarité devient tension, puis la tension, terreur. L'arrivée du dernier ours, gigantesque et terrifiant, coïncide avec l'escalade ultime, celle des coups portés à la mère et de la bousculade de l'enfant. Le passage de l'ivresse festive à la brutalité s'opère par une gradation symbolique qui traduit, avec une grande finesse, le basculement d'un quotidien banal vers l'enfer domestique.

La menace physique est souvent accompagnée de violences psychologiques, par les intimidations, l'isolement, la manipulation et une jalousie malade du père envers la mère. Cette jalousie omniprésente est notamment relevée par Lyra, dont le père maintient sa femme recluse, enfermée chez elle. Cette mise à l'écart du monde extérieur n'est pas seulement motivée par la peur de la perdre, mais aussi par une volonté profonde d'assujettissement. Pour cet homme, sa compagne n'est pas une égale, mais une possession dont il contrôle l'existence. Ce besoin de tout maîtriser la concernant – ses déplacements, ses interactions, son autonomie – s'inscrit dans une conception archaïque et patriarcale des rapports de genre, où l'homme affirme sa virilité par la domination¹³. Cette vision est renforcée par une socialisation masculine fondée sur la force, le contrôle et le rejet de toute vulnérabilité. En enfermant sa femme dans la sphère domestique, il cherche à réaffirmer son pouvoir sur elle, consolidant ainsi sa position d'autorité au sein du foyer. Ce schéma d'oppression ne relève donc pas uniquement d'une jalousie

¹³ Rose LAMY, « Occuper la cellule familiale, en bons pères de famille », dans *Préparez-vous pour la bagarre, en bons pères de famille*, Paris, Points, 2024, p. 37-76.

maladive, mais aussi d'un système où l'homme se pense en chef absolu, incarnant une masculinité qui se construit contre la liberté et l'intégrité des femmes. Cette réalité est vécue de plein fouet par Ethan, dans *Comme un homme*, lorsqu'il découvre que son grand-père est en réalité un violeur incestueux. Ce choc fait voler en éclats les repères qu'on lui avait transmis sur la masculinité : « Tout jusqu'ici lui avait appris la fierté d'être un homme. Agir comme un homme était un défi à la fois simple et courageux. Tout désormais s'effondrait.¹⁴ » La révélation vient fissurer le modèle viriliste¹⁵ qu'il avait intégré, révélant toute la violence et l'hypocrisie d'un idéal masculin fondé sur le pouvoir, le silence et la domination.

Cette réalité intime, profondément déstabilisante pour Ethan, révèle un phénomène plus large, fréquemment observé dans les récits de violences faites aux femmes : celui de la double face du bourreau. Derrière les murs du foyer se cache souvent un homme dont la violence contraste radicalement avec l'image sociale qu'il renvoie. Cette dualité du « monstre domestique », cruel dans l'intimité et irréprochable à l'extérieur, est un motif récurrent mis en avant dans les témoignages de violences. Dans l'enceinte familiale, il est une figure de terreur, mais aux yeux du voisinage, il est l'homme, le mari et le père exemplaire. Cette maîtrise de l'image publique n'est pas anodine : elle s'inscrit dans une stratégie de discrédit anticipé. En cultivant une apparence irréprochable à l'extérieur, ces hommes enferment leurs victimes dans un isolement encore plus profond¹⁶. Comment une femme brisée ou un enfant mutique pourrait-il être cru face à un homme perçu comme courtois, impliqué et même admiré ? Cette façade sociale, soigneusement entretenue, fonctionne comme une arme de dissuasion : elle réduit au silence et rend les appels à l'aide peu crédibles. Ce décalage entre la perception publique et la réalité intime ne fait qu'accentuer le sentiment d'impuissance des victimes, conscientes qu'en parler reviendrait souvent à affronter le scepticisme, jusqu'au rejet. C'est précisément ce que dénonce Lyra dans *Gris comme le cœur des indifférents*. Elle décrit l'hypocrisie glaçante de son père, capable de se montrer charmant avec ses camarades, de faire bonne impression auprès du voisinage et même d'avoir été célébré pour avoir sauvé un homme de la noyade, un acte héroïque relayé dans les médias. La reconnaissance sociale du père devient ainsi un écran de protection derrière lequel se perpétue l'invisible violence. La protagoniste exprime cette double

¹⁴ Florence HINCKEL, *Comme un homme*, op. cit., p. 36.

¹⁵ Le modèle viriliste désigne, entre autres, un ensemble de normes sociales valorisant la domination masculine, la force physique, la répression des émotions et le pouvoir patriarcal. Ce modèle impose une conception rigide et souvent toxique de la masculinité, associant virilité à supériorité et contrôle. Pour une étude approfondie, se référer à : Olivia GAZALE, *Le Mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*, Paris, Pocket, 2019.

¹⁶ Rose LAMY, « Occuper la cellule familiale, en bons pères de famille », op. cit.

nature avec force : « Car mon père, ce Géant, ce Malfaisant, est tout à la fois prince monstrueux et monstre charmant¹⁷. »

Le poids du secret : entre enfermement intérieur et défaillance collective

Face à la violence, les enfants se murent souvent dans le silence, nourri par la peur, la honte et l'isolement. Mais ce mutisme est également renforcé par l'inaction d'un entourage qui, bien qu'alerte, choisit trop souvent de détourner le regard. Le silence des victimes rencontre alors celui des témoins.

Le silence des enfants : honte, peur et auto-censure

Les enfants grandissant dans un foyer marqué par les violences conjugales évoluent dans un climat où le silence devient une règle tacite, un mécanisme de survie qu'ils adoptent malgré eux. Ce silence est le résultat de plusieurs sentiments profondément enracinés : la terreur, la honte, la culpabilité et la fidélité à la famille, qui se combinent pour piéger l'enfant dans un tourbillon où l'idée de parler paraît unimaginable. Dès leur plus jeune âge, les enfants exposés à la violence domestique développent une conscience aiguë du jugement social. Cette peur du regard extérieur est omniprésente : parler, c'est risquer d'être exposé, de devoir affronter les réactions des autres, qui peuvent aller de la pitié au rejet.

Un des personnages les plus emblématiques du silence imposé et subi est Dylan, dans *J'ai rien dit*. Tout le récit repose sur cette parole étouffée : celle de Dylan, bien sûr, mais aussi celle de sa sœur, Alicia, qu'il empêche à plusieurs reprises de briser le secret. Le roman met en scène une prise de parole tardive, douloureuse, qui n'éclot que quatre ans après le suicide de leur mère, poussée à bout par la violence conjugale. Dès les premières pages, Dylan affirme : « On était des gardiens. On a gardé le silence. On a gardé le secret¹⁸. » Ce choix de vocabulaire en dit long : ils sont à la fois protecteurs du secret familial et, malgré eux, complices du silence qui a enfermé leur mère. Lorsque sa sœur lui fait remarquer qu'ils n'étaient pas les gardiens de leur mère, mais bien de sa prison, Dylan tente de nuancer : ils étaient tous prisonniers. « Pas lui¹⁹ », lui répond alors Alicia, désignant leur père. Le récit illustre deux ressorts puissants du silence chez l'enfant. D'abord, une peur sociale viscérale : celle d'être exposé, moqué, stigmatisé. Dylan redoute que la vérité ne devienne un objet de dérision, une honte publique. Il

¹⁷ Pascaline NOLOT, *Gris comme le cœur des indifférents*, op. cit., p. 52.

¹⁸ Marcus MALTE, *J'ai rien dit*, op. cit., p. 9.

¹⁹ *Ibid.*

s' imagine déjà les blagues cruelles que ses camarades pourraient faire : « Qu'est-ce qui est blanc avec des taches de toutes les couleurs ? C'est la mère à Dylan²⁰ ! » Le simple écho d'un rire inventé devient une menace intangible, maintenant le silence par la peur du ridicule. Mais au-delà de cette peur du jugement, un autre facteur le retient : l'espoir. Dylan veut croire que son père peut changer. Cette illusion est nourrie par les rares moments de tendresse où l'homme, après ses excès, s'effondre en larmes dans les bras de son fils, exprimant des regrets et promettant d'arrêter. Ces scènes, bouleversantes pour Dylan, entretiennent l'espoir d'une famille réconciliée, d'un père aimant et repentant. Cet espoir le paralyse, brouille ses repères et l'empêche de nommer la réalité des violences.

À ce silence auto-imposé s'oppose celui, tout aussi étouffant, imposé de l'extérieur. Lyra, dans *Gris comme le cœur des indifférents*, n'a pas le luxe du choix : son père a verrouillé la parole comme on ferme une cage. Elle grandit avec la certitude glaçante que parler reviendrait à condamner sa mère à une vengeance brutale. Le silence n'est plus seulement une stratégie de protection intérieure, mais une injonction directe, nourrie par la peur et l'intimidation. Chaque mot tue dans sa gorge, non par honte ou espoir, comme pour Dylan, mais par terreur concrète des représailles. L'enfant devient ainsi la gardienne d'un secret qui n'est pas le sien, réduite au rôle de témoin muet d'un drame qui la dépasse et l'engloutit. Ce silence imposé par la peur se retrouve aussi chez Aimée, dans *Oh, boy !* Bien qu'elle ne soit pas la mère biologique des enfants Morlevent, un lien profond se tisse entre elle et cette fratrie atypique, au point qu'elle choisit, à la fin du roman, de devenir leur famille de cœur en accueillant les deux filles un week-end sur deux. Pourtant, derrière sa gentillesse, Aimée tente de dissimuler des blessures visibles, que Siméon identifie vite comme incompatibles avec de simples chutes. L'adolescent pense immédiatement à alerter la police, mais Aimée l'en dissuade aussitôt, le suppliant de se taire. La peur que son mari découvre sa tentative de parler est plus forte que la douleur : « Oh non, il me tuera²¹ ! » Cette phrase, implicite ou formulée autrement dans bien des récits, résume la mécanique d'un silence dicté par la terreur. Là encore, la parole est muselée non par absence de lucidité, mais par instinct de survie.

²⁰ *Ibid.*, p. 18.

²¹ Marie-Aude MURAIL, *Oh, boy !*, op. cit., p. 51.

L'entourage et la société : un silence complice

Si le silence des enfants est nourri par la peur, la honte ou l'espoir ténu d'un changement, il est également renforcé par l'indifférence du monde extérieur. Trop souvent, la violence conjugale reste confinée à l'espace privé, tolérée en silence par une société qui choisit de détourner le regard. Ce silence collectif devient une forme de complicité passive. Il enferme les victimes dans une solitude d'autant plus cruelle qu'elle est cernée de regards détournés : voisins qui entendent, enseignants qui soupçonnent, proches qui pressentent, mais qui n'agissent pas. *Gris comme le cœur des indifférents* porte un titre lourd de sens, qui incarne parfaitement la passivité glaciale de l'entourage face à la violence domestique. Lyra, la jeune narratrice, trouve un jour le courage de révéler à sa grand-mère les brutalités infligées par son père. Mais cette confession, loin de provoquer la stupeur, révèle une vérité encore plus amère : la grand-mère savait déjà. Depuis des années, elle était au courant des coups, des humiliations, du calvaire silencieux de sa fille, sans jamais intervenir, sous prétexte de l'avoir déjà mise en garde. Lyra découvre aussi l'indifférence des voisins. Un jour, alors qu'elle rentrait chez elle après une énième dispute violente, elle a croisé leur regard. Ce soir-là, son père a noyé sa mère dans la baignoire. Plus tard, les journaux confirmeront ce qu'elle avait pressenti : les voisins avaient entendu les cris, les appels à l'aide. Et pourtant, ils n'avaient rien fait. En connaissance de cause, ils l'avaient laissée franchir cette porte, la renvoyant vers l'enfer familial, comme si leur silence pouvait les absoudre de toute responsabilité. Cette même passivité traverse *J'ai rien dit*, où Dylan dénonce l'inaction de son entourage : « nos voisins étaient sourds. Nos voisins étaient aveugles. Des lâches²². » Le silence des adultes n'est pas une simple absence de mots, mais un acte lourd de conséquences, une complicité déguisée en impassibilité.

Cette inertie ne se limite pas à l'entourage proche. Elle s'étend aux institutions, dont le silence, parfois légalement justifié, n'en est pas moins destructeur. Dans *Comme un homme*, la phrase lourde de sens – « Il y a prescription pour la justice, mais pas dans nos vies²³ » – souligne cette fracture entre le droit et la douleur vécue. Derrière ces mots, on devine que la mère, victime d'inceste dans sa jeunesse, a peut-être tenté de parler, de dénoncer, mais s'est heurtée à l'impasse de la prescription judiciaire²⁴. Ce silence imposé par la loi vient alors redoubler celui

²² Pascaline NOLOT, *Gris comme le cœur des indifférents*, op. cit., p. 29.

²³ Florence HINCKEL, *Comme un homme*, op. cit., p. 30.

²⁴ À savoir qu'un an après la parution du livre, la loi du 21 avril 2021 qualifie enfin l'inceste comme crime à part entière, fixe un seuil de non-consentement à 18 ans en cas de lien incestueux, et introduit une prescription glissante : en cas de récidive sur un autre mineur, le délai de prescription recommence. Cf. « Loi du 21 avril 2021

de la société, confirmant à la victime que sa parole, même prononcée, n'aura aucun écho. Le silence, qu'il soit intime ou collectif, enferme les victimes et protège les coupables. Les enfants se taisent par peur ou par loyauté, tandis que les adultes détournent le regard, incapables d'agir, entre peur et indifférence. En mettant en lumière ce double enfermement, les romans jeunesse invitent à briser l'isolement et à redonner un poids à la parole.

Les séquelles visibles et invisibles : le corps et l'esprit marqués

La violence laisse des traces durables, visibles ou non, qui façonnent le quotidien des enfants exposés. Entre réflexes de survie, angoisses persistantes et blessures identitaires, ces jeunes vivent dans un corps tendu et une mémoire marquée, parfois à vie, par ce qu'ils ont vu, entendu ou subi²⁵.

Un quotidien marqué par la peur

Dans ces récits, les enfants victimes de violences intrafamiliales évoluent dans un environnement instable où la violence devient une norme implicite, influençant leur perception du monde, leurs réactions et leur construction identitaire. Si les séquelles physiques sont parfois visibles, les impacts psychologiques et affectifs sont souvent plus insidieux, modelant leur avenir bien au-delà de leur enfance. Les auteurs et autrices retranscrivent avec justesse les émotions d'enfants confrontés à une insécurité constante. Jamais ils ne savent quand la violence va éclater, ce qui les pousse à adopter une vigilance extrême, presque animale et à développer des stratégies de survie pour limiter leur exposition aux crises. Peu à peu, cette brutalité s'installe dans leur quotidien, au point qu'ils en reconnaissent les manifestations, jusque dans les sons qu'elle produit. Lyra, dans *Gris comme le cœur des indifférents*, en témoigne avec lucidité : « Sous les injures qui continuent, j'entends des chocs. J'ai même appris à les reconnaître : une tête qui heurte un mur, un corps qui tombe au sol²⁶... » Chaque bruit devient un signal, une alerte. Elle ajoute : « Chaque horreur produit un bruit spécifique²⁷ », comme si la violence avait imprimé en elle un langage propre, codé et terrible. Elle a également intégré

visant à protéger les mineurs des crimes et délits sexuels et de l'inceste », *Vie Publique*, [en ligne] <https://www.vie-publique.fr/loi/278212-loi-21-avril-2021-violences-sexuelles-sur-mineurs-et-inceste>, consulté en juillet 2025.

²⁵ Cette section articule des apports de Karen SADLIER, « Les effets psychologiques », dans *L'Enfant face à la violence dans le couple*, *op. cit.*, p. 35-55 et une analyse personnelle du corpus.

²⁶ Pascaline NOLOT, *Gris comme le cœur des indifférents*, *op. cit.*, p. 27.

²⁷ *Ibid.* p. 28.

la présence du sang comme quelque chose d'ordinaire, allant jusqu'à se souvenir d'une chute provoquée par celui de sa mère, giclé au sol après une blessure infligée au couteau par son père.

Dylan, dans *J'ai rien dit*, est également coutumier du chaos domestique et des taches de sang. Il s'efforce de les faire disparaître en prenant en charge le nettoyage de la maison après chaque crise : objets brisés, meubles tachés, marques au sol. « Après l'orage, le ménage²⁸ », dit-il, comme un mantra appris trop tôt. Ce réflexe de dissimulation, à la fois pour protéger sa mère et préserver les apparences, montre combien la violence infiltre chaque recoin du quotidien, jusqu'à dicter des gestes qui peuvent sembler anodins mais sont lourds de sens.

En plus d'être confrontés aux traces visibles de la violence, les enfants en sont souvent les témoins directs. Face à ces scènes terrifiantes, ils développent des réflexes de survie instinctifs. Leur corps se replie, cherche à disparaître, comme pour échapper à une réalité trop violente à affronter. Se cacher, se boucher les oreilles, se recroqueviller : ces gestes sont autant de tentatives pour se protéger d'un monde domestique devenu menaçant. Incapables d'agir ou de fuir réellement, ils cherchent à s'extraire psychiquement du danger, à mettre une barrière, même illusoire, entre eux et la violence. Ce réflexe de fuite intérieure est présent chez Dylan, qui confie : « Des fois, je me bouchais les oreilles. Le temps que ça passe. Je m'enfermais dans ma chambre²⁹ », assis dans un coin et fredonnant pour couvrir les cris. L'enfant de l'album *Des ours dans la maison* se préserve de la même manière : « À peine entré, il [l'ours gigantesque, symbole du père ivre] a tout cassé ! Je me suis caché sous mon lit et j'ai bouché mes oreilles³⁰ » Lyra, quant à elle, doit se protéger mais également veiller sur ses petits frères jumeaux. Ainsi, dès que l'orage gronde dans la maison, elle s'enferme avec eux, pour s'assurer qu'ils sont à l'abri et pour les rassurer. Mais comme elle le résume elle-même avec lucidité, « les enfants ne devraient pas avoir à protéger un de leurs parents ou à se protéger eux-mêmes de l'un d'entre eux³¹. »

Ce que la violence imprime

La violence laisse des cicatrices bien au-delà des coups. Chez les enfants qui y ont été exposés, elle s'ancre dans leur mémoire, dans leurs gestes du quotidien, dans leur façon d'interagir avec le monde. Plus qu'une simple blessure passagère, elle devient un prisme à

²⁸ Marcus MALTE, *J'ai rien dit*, op. cit., p. 27.

²⁹ *Ibid.*, p. 23.

³⁰ Olivier DUPIN, *Des ours dans la maison*, op. cit., p. 18.

³¹ Pascaline NOLOT, *Gris comme le cœur des indifférents*, op. cit., p. 22.

travers lequel ils perçoivent la réalité, influençant durablement leur manière de penser, d'agir et d'exister. Ces marques sont multiples et profondes : psychiques, d'abord, car la violence s'imprime dans le cerveau sous forme de traumatismes rémanents ; affectives, car elle bouleverse leur capacité à nouer des liens sains, à faire confiance, à se sentir en sécurité auprès des autres ; identitaires, enfin, car elle force ces enfants à redéfinir qui ils sont, parfois malgré eux, sous le poids d'une histoire qu'ils n'ont pas choisie. Dans ces récits, la mémoire de la violence s'apparente à une présence intrusive, surgissant sans prévenir, ravivant des douleurs que le temps peine à effacer. Hantée par des souvenirs de son père, qui surgissent à des moments inattendus, Lyra, dans *Gris comme le cœur des indifférents*, s'y trouve confrontée.

Au-delà des images du passé, la violence produit des réflexes durables. Ces enfants apprennent à reconnaître les signes précurseurs d'un danger, à anticiper une menace avant même qu'elle ne se matérialise. Mais les séquelles ne s'arrêtent pas à ces réflexes. Elles façonnent leur rapport aux autres, nourrissant une peur latente du monde extérieur et une difficulté à croire en la bienveillance. Lyra l'exprime avec une lucidité glaçante : « J'ai peur des hommes. Pour moi, ce sont des fauves³². » Cette peur ne se limite pas à son père, elle s'étend aux autres figures masculines de son entourage. Elle redoute que Nathan, un garçon qu'elle commence à apprécier, finisse par lui ressembler, et craint que ses jeunes frères jumeaux, en grandissant, reproduisent le même schéma de violence.

Cette inquiétude, loin d'être irrationnelle, s'enracine dans une réalité alarmante. En 2023, 271 000 victimes de violences conjugales ont été enregistrées en France, dont 85 % étaient des femmes. Dans 86 % des cas, les auteurs étaient des hommes³³. Par ailleurs, 1 185 femmes ont été victimes de féminicides ou tentatives de féminicides dans le cadre conjugal, directs ou indirects³⁴. Difficile, dans ces conditions, de dissocier l'image de l'homme de celle du danger. Mais au-delà de la peur des autres, c'est aussi soi-même que l'on en vient à craindre, car grandir dans la violence, c'est parfois redouter de la porter en soi, comme une hérédité empoisonnée. Certains veulent fuir à tout prix ce modèle destructeur, d'autres, comme Ethan, se retrouvent face à leur propre reflet, redoutant d'y voir un monstre similaire à celui qui les a

³² *Ibid.*, p. 41.

³³ « Les violences conjugales enregistrées par les services de sécurité en 2023 », Ministère de l'intérieur, [en ligne], <https://www.interieur.gouv.fr/actualites/communiqués-de-presse/violences-conjugales-enregistrees-par-services-de-securite-en-2023>, consulté en juin 2025.

³⁴ « Les chiffres de référence sur les violences faites aux femmes », *Arrêtons les violences – Gouvernement*, [en ligne], <https://arretonslesviolences.gouv.fr/je-suis-professionnel/chiffres-de-reference-violences-faites-aux-femmes>, consulté en juin 2025.

marqués : « Puis un jour, des années après, Ethan reverrait une partie des traits de son grand-père dans le miroir³⁵ ».

Lorsque cette peur ne parvient plus à se dire ou à se taire, elle peut se transformer en colère, en pulsions de revanche, parfois même en violences retournées contre celui qui l'a provoquée. En grandissant dans un environnement où la brutalité est omniprésente, les enfants finissent parfois par l'intérioriser, voire la reproduire, que ce soit par des actes réels ou symboliques. Dans *Gris comme le cœur des indifférents*, Lyra évoque la mort de son père avec une lucidité amère : « Moi je peux au moins voir dans le trépas paternel une forme de Karma, à la fois équilibre universel et châtement pour avoir ôté la vie de maman³⁶. » Chez elle, la violence paternelle suscite un besoin de réparation équilibrée, comme si seule la mort pouvait égaler la perte. C'est le cas d'Alicia dans *J'ai rien dit*, qui exprime un besoin de vengeance à sa manière : elle plante des aiguilles dans des poupées, espérant secrètement la mort de son père. Ce geste enfantin témoigne d'un profond désir de mettre fin à la terreur, par tous les moyens possibles. Celui qui incarne le plus la bascule vers une violence revancharde et féroce est Ethan qui répète sans cesse : « Je vais le tuer³⁷. » Armé d'une carabine, il poursuit son grand-père à travers la montagne, animé par une rage instinctive qui efface toute barrière morale.

Enfin, l'identité de ces enfants est profondément affectée. Ils doivent se reconstruire au-delà du traumatisme, refuser d'être réduits à leur passé comme la protagoniste de *Gris comme le cœur des indifférents*, qui s' imagine déjà se faire désigner de la manière suivante : « Lyra Gautier, fille de la femme décédée. Fille, aussi, du salaud désormais crevé³⁸. » Ainsi, la violence domestique ne s'arrête jamais aux coups : elle façonne une vie, impose un cadre mental, et laisse une empreinte invisible mais indélébile.

Conclusion

En conclusion, ces fictions, destinées à un jeune public, n'ont rien d'édulcoré. Elles posent un regard sans complaisance sur la violence faite aux femmes, notamment aux mères et sur leurs répercussions profondes, souvent silencieuses, chez les enfants qui la subissent en spectateurs impuissants. En mettant en scène ces trajectoires fragiles, marquées par la peur, la honte, la colère ou le mutisme, la littérature jeunesse donne une voix à ceux qu'on ne regarde

³⁵ Florence HINCKEL, *Comme un homme*, op. cit., p. 3.

³⁶ Pascaline NOLOT, *Gris comme le cœur des indifférents*, op. cit., p. 86.

³⁷ Florence HINCKEL, *Comme un homme*, op. cit., p. 5.

³⁸ Pascaline NOLOT, *Gris comme le cœur des indifférents*, op. cit., p. 85.

pas assez : les enfants des mères violentées. Mais au-delà du constat, ces récits sont aussi des actes de résistance, des espaces où la parole peut enfin se libérer. En cela, la littérature jeunesse contribue à sensibiliser et informer ses lecteurs, tout en offrant aux jeunes une possibilité d'exprimer et de nommer des réalités souvent taboues. Elle crée un espace où ces violences deviennent visibles, où ceux qui les vivent peuvent s'y reconnaître et où ceux qui les ignorent peuvent apprendre à les comprendre. En abordant ces sujets dès l'enfance et l'adolescence, ces fictions offrent des clés de réflexion essentielles en permettant aux jeunes de reconnaître la violence, d'identifier ses mécanismes et surtout, de comprendre qu'ils ne sont pas seuls. La littérature est alors un outil de transmission, de prévention et de reconnaissance, brisant les silences qui enferment et ouvrant la voie à une société plus consciente et plus à l'écoute. En donnant aux jeunes lecteurs et lectrices les moyens de reconnaître les violences, de les nommer et d'y réagir, elle contribue aussi à former des alliés, attentifs et solidaires. En effet, elle nous interpelle, nous aussi adultes : serons-nous capables d'entendre ce qui ne se dit pas, de voir ce qui ne se montre pas ? L'indifférence, souvent silencieuse, permet à la violence de s'installer, et l'inaction crée les conditions de sa répétition.

Et s'il fallait une phrase pour résumer tout ce que ces enfants apprennent trop tôt, je donnerai une dernière fois la parole au personnage de Lyra : « Grâce à ça, les jumeaux et moi, nous savons que les monstres existent. Ils vivent à nos côtés, avec nous. Parfois, ils se font même appeler "papa". Les contes de fées n'ont rien inventé³⁹. »

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

DUPIN Olivier, *Des ours dans la maison*, Saint-Sébastien-sur-Loire, D'Orbestier, coll. « Rêves Bleus », 2018.

HINCKEL Florence, *Comme un homme*, Paris, Nathan, coll. « Court Toujours », 2020.

MALTE Marcus, *J'ai rien dit*, Paris, Rageot, 2025.

MURAIL Marie-Aude, *Oh, boy !*, Paris, École des loisirs, coll. « Médium poche », 2015 [première édition 1997].

NOLOT Pascaline, *Gris comme le cœur des indifférents*, Paris, Scrineo, 2023.

³⁹ *Ibid.*, p. 31.

Ouvrages critiques

GAZALE Olivia, *Le Mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes*, Paris, Pocket, 2019.

LAMY Rose, *Préparez-vous pour la bagarre ; En bons pères de famille*, Paris, Points, 2024.

SADLIER Karen (dir.), *L'Enfant face à la violence dans le couple*, Malakoff, Dunod, 2021.